

Jean SÉGUY

Professeur à l'Université de Toulouse.

LES CARTES AUXILIAIRES
DE
L'ATLAS LINGUISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE
DE LA GASCOGNE

Essai d'aréologie méthodique

(Extrait de *Via Domitia III*, Toulouse 1956)

Centre Régional de Documentation Pédagogique
1, rue du Périgord
TOULOUSE
1956

LES CARTES AUXILIAIRES
DE
L'ATLAS LINGUISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE
DE LA GASCOGNE

Essai d'aréologie méthodique

par

Jean SÉGUY

LES CARTES AUXILIAIRES
DE
L'ATLAS LINGUISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE
DE LA GASCOGNE

Essai d'aréologie méthodique

La main seule et l'entendement abandonné à lui-même n'ont qu'un pouvoir très limité ; ce sont les instruments et les autres genres de secours qui font presque tout, secours et instruments non moins nécessaires à l'esprit qu'à la main ; et de même que les instruments de la main excitent ou règlent son mouvement, les instruments de l'esprit humain l'aident à saisir la vérité ou à éviter l'erreur.

(François Bacon, *Novum Organum* 1, 2)

On trouve dans l'esprit humain un penchant naturel que fortifient encore l'opinion générale et les vices de l'éducation, et qui a arrêté et détourné les progrès de l'histoire naturelle ou physique expérimentale. Cette opinion ou pensée orgueilleuse et funeste est que la majesté de l'esprit humain s'abaisse en s'occupant longtemps et entièrement d'expériences et de particularités qui tombent sous les sens et purement matérielles.

(François Bacon, *Pensées et vues sur l'interprétation de la nature*, XII)

Quand l'auteur d'un atlas linguistique a l'occasion de montrer son ouvrage à un collègue, à un élève ou à un visiteur, il est parfois un peu déçu par les réactions qu'on lui manifeste. Passons sur le cas de l'amateur local, qui tourne en hâte les cartes dans le seul appétit de vérifier si ce qui est porté sous le chiffre de son village concorde exactement avec la représentation qu'il se fait de son dialecte : tout

ce qui est autour ne l'intéresse en rien. Mais il est frappant que des dialectologues se satisfassent à dénombrer purement et simplement les types lexicaux, poussant des cris d'admiration devant la carte qui en offre quarante, et passant dédaigneusement celle qui n'en possède que deux. Il est vrai que cette façon de voir est aujourd'hui très reçue : on considère volontiers les atlas linguistiques comme des recueils de bases lexicales, dont les variations phonétiques ou autres n'ont qu'un intérêt annexe. A ce compte, des glossaires feraient tout aussi bien l'affaire, et même mieux. Bref, il semble qu'on tende à perdre de vue qu'un atlas linguistique sert précisément à faire de la géographie linguistique. Certes, pour des travaux génétiques comme ceux de Gilliéron, pour des recherches sur le polymorphisme, un atlas reste un instrument de travail irremplaçable¹. Mais il semble tout de même que la représentation des faits linguistiques sous leur aspect géographique doit tendre avant tout à répondre aux questions "Où est ceci, où est ce là ?" et "Pourquoi ceci ici et non là ?" En somme, la discipline qui doit être la plus favorisée par un atlas linguistique est incontestablement l'aréologie, qui se subdivise elle-même : 1° en aréologie synchronique ou descriptive, qui localise et circonscrit la surface des faits considérés isolément (analyse) ou combinés (synthèse) : on peut citer comme un modèle d'aréologie synchronique - analytique et synthétique - le beau travail de notre regretté collaborateur Lalanne sur *L'indépendance des aires linguistiques en Gascogne maritime* (fondé sur les matériaux de l'ALG) ; 2° en aréologie diachronique ou histoire des variations des aires dans le temps : elle ne pourrait se fonder que sur la comparaison d'atlas linguistiques d'époques différentes. Il est déjà théoriquement possible d'entreprendre des recherches dans ce sens en confrontant l'ALF et les nouveaux atlas régionaux, encore que les aires de l'un et des autres ne soient guère commensurables : le réseau d'enquête de la plupart des nouveaux atlas étant plus serré que celui de l'ALF donne dans la configuration et l'étendue des aires une supériorité de précision telle qu'il est malaisé de référer les anciennes cartes aux actuelles ; 3° enfin en aréologie génétique et dynamique, celle qui dégage et explique les causes de la formation des aires. C'est justement cette troisième branche de l'aréologie, aboutissement nécessaire des deux premières, que nous voudrions servir par la publication des cartes auxiliaires.

On conçoit, dans ces conditions, que tous les faits linguistiques soient équivalents en ce qui touche la valeur d'un atlas : phonétique, vocabulaire, syntaxe ont une importance strictement égale (et nous regrettons personnellement que le questionnaire du NALF n'ait pas été davantage orienté vers les faits phonétiques et morphologiques). Qui mieux est : pour un linguiste véri-

tablement géographe, les variations inorganiques et aux causes insaisissables des types non atlantiques de *courtillière* (53)* - qui feront le bonheur d'un lexicographe ou d'un spécialiste du polymorphisme - sont infiniment moins intéressants que les deux seules variantes phonétiques de la carte *charger* (377), réparties en trois aires dont la configuration pose toute sorte de problèmes d'interprétation.

*

* *

La division spatiale des phénomènes linguistiques est commandée, comme le sont tous les phénomènes humains, par des facteurs multiples, et même innombrables. De ce truisme il découle que l'aréologie génétique et dynamique devra connaître le plus grand nombre possible de facteurs de tout ordre. Faire figurer dans tous les fonds de cartes linguistiques le relief et l'hydrographie nous paraît une erreur de méthode : c'est présumer que les facteurs physiques ont seuls une incidence sur le langage, ou tout au moins jouent un rôle privilégié au prix duquel celui des faits historiques ou économiques est négligeable. On verra plus loin qu'il n'en est rien, et que le relief et les eaux - à une exception près - ont exercé sur la division linguistique de la Gascogne un effet très partiel et nullement capital. Pour ce motif le fond orangé des cartes de l'Atlas gascon se conforme simplement aux normes françaises : seul y figure le cadre des limites départementales. Cadre d'une utilité purement pratique, surtout pour les lecteurs français habitués à tout situer par rapport au système départemental, mais cadre neutre pour ce qui touche à la géographie linguistique : en effet, la division de la France en départements est trop récente pour avoir pu exercer sur la division linguistique une influence sensible. On apercevra cependant des limites départementales qui concordent très souvent avec des isoglosses et qui finissent par constituer de véritables limites dialectales : c'est que les départements n'ont pas été tracés au hasard, et il arrive assez souvent qu'une limite départementale ne fasse que perpétuer une ligne de démarcation remontant aux pagi et peut-être au delà. C'est le cas notamment des limites des Landes, des Basses-Pyrénées, de la limite nord des Hautes-Pyrénées, de celle qui sépare la Haute-Garonne de l'Ariège.

Un seul détail figure constamment dans les cartes de l'ALG: la Garonne. Il s'agit d'un cas d'espèce bien connu : sauf dans son

* Les chiffres entre parenthèses renvoient aux numéros des cartes de l'ALG.

cours supérieur et dans la partie E. de la Gironde, où elle est d'ailleurs exactement relayée par la Dordogne, la Garonne est une limite linguistique d'une importance exceptionnelle². C'est la Garonne qui, avec les Pyrénées et l'Atlantique, circonscrit le domaine propre de l'Atlas gascon.

Nous avons donc essayé de cartographier tous les facteurs de division linguistique qu'il nous était possible d'atteindre en ce moment (il reste encore à faire, comme on le verra à la fin de cet exposé). Et là-dessus se présente immédiatement une objection grave : si l'on synthétisait en une seule carte les lignes séparatrices de chacune des cartes auxiliaires, on obtiendrait sans doute un lacs de traits fort serré et sinueux. Dès lors, on doit trouver pour toute isoglosse une ligne de support dans une carte auxiliaire ou dans l'autre : tout devient explicable, ou autrement dit, tout reste inexplicable. Le danger est réel, et nous aurons plusieurs fois l'occasion d'y revenir. Mais il est moins grave qu'on ne pourrait le supposer d'abord, si l'on sait agir avec prudence. Car le lacs synthétique n'évoque pas tout à fait l'aspect d'un peloton de laine embrouillé. D'une carte historique à l'autre, beaucoup de lignes se perpétuent identiques - et cette persistance explique et garantit la valeur des critères historiques -, ou se répètent dans les cartes économiques, ou se superposent dans des cartes de faits d'ordre différent : voir p. 11 ce que nous avons constaté des limites des pagi; qu'on pose la carte *pagi* sur la carte *sol*, et qu'on regarde ce qui apparaît dans les limites du pagus Armaniacus. Il n'est pas vrai non plus que toutes les isoglosses de l'Atlas gascon s'expliquent à l'aide des cartes auxiliaires: dans l'essai trop rapide que nous avons fait, un bon nombre de cartes linguistiques se sont montrées réfractaires à tous les critères dont nous disposons actuellement (v. p. 25). Ce qui garantit en un certain sens la valeur des expériences positives. On pourra toujours alléguer que les cas de succès sont dus au hasard d'une concordance d'isoglosses et des lignes de telle ou telle carte auxiliaire. Mais pour ne citer qu'un exemple, si l'on pose la carte *pagi* sur la carte *quartus* (241), on ne peut soutenir de bonne foi que la répartition des vides et des pleins dans les cadres verts soit un jeu de nature.

*

* *

La gloire d'avoir inauguré en géographie linguistique des méthodes sociologiques vraiment scientifiques et objectives revient incontestablement à Adolphe Terracher, et il nous plaît d'honorer ici la mémoire de ce grand savant qui fut un bon et honnête ouvrier des techniques positives de connaissance. Son célèbre ouvrage sur

les Aires morphologiques des parlers du N - O de l'Angoumois (Paris 1914) est accompagné d'un riche jeu de cartes auxiliaires, très détaillées en ce qui touche les intermariages, et la méthode interprétative des aires morphologiques est entièrement fondée sur la confrontation de faits linguistiques et de faits sociaux. Néanmoins nos cartes auxiliaires peuvent passer pour une innovation puisque, à notre connaissance, il n'en a jamais encore été publié pour servir à l'interprétation d'un atlas linguistique. Si la plupart des spécialistes sont d'accord pour souhaiter ou pour projeter une telle entreprise⁵, il se peut que cette nouveauté, justement parce qu'elle est une nouveauté, provoque quelques critiques. Nul ne contestera, croyons-nous, l'intérêt qu'il y a à référer les phénomènes linguistiques à l'histoire, à la géographie, etc. ; mais certains diront qu'il était inutile de perdre du temps à élaborer des cartes spéciales, et que le lecteur curieux de rapprochements historico-linguistiques n'a qu'à se reporter aux atlas historiques, et ainsi de suite. Il nous sera facile de montrer qu'il n'en est pas tout à fait ainsi.

Certes, quelques-unes de nos cartes auxiliaires n'étaient pas strictement indispensables puisqu'on pourrait en consulter l'équivalent - ou même l'original - dans des ouvrages classiques : c'est bien le cas des cartes physique, sol, climat, pagi, fiefs, sénéchaussées, voies de transhumance. Mais l'avantage d'avoir toutes ces cartes sous la main, et à l'échelle de celles de l'ALG, est incontestable ; l'impression des cartes historiques sur papier cristal donne une facilité de consultation presque divertissante. Sans compter la figuration des points d'enquête de l'ALG, et des seuls points d'enquête de l'ALG, dans les cartes sur papier ordinaire. Mais il y a plus : les cartes tirées de l'atlas historique de Longnon, qui sont à petite échelle, exigeaient un contrôle et une adaptation, et un rapprochement direct de l'atlas de Brette (sénéchaussées) et de nos cartes linguistiques est à peu près impensable. Mais d'autre part il n'existe pas de carte complète des diocèses gascons (les cartes de Cassini - Aldring étant pratiquement inaccessibles), ni de carte synthétique des routes ; les cartes des pays et des pénétrations floristiques ont été entièrement composées. Quant au lecteur occasionnellement intéressé par l'incidence de l'économie sur le langage, il pourrait toujours s'enfermer durant une dizaine de jours dans un Centre de Statistique - à supposer que ce curieux résidât en France - pour y copier sans désenparer des milliers de chiffres qu'il n'aurait ensuite qu'à convertir en rapports par l'opération de quelque 1.300 divisions ; et pour dessert de cette galimafrée arithmétique, il aurait le captivant jeu de patience de la conversion en hachures.

On nous dira peut-être aussi : "Avec votre carte économique vignes, vous prenez vos lecteurs pour des nigands : un enfant sau-

rait découvrir que les blancs des cartes *échalas, provin, etc.* correspondent à des zones où la vigne n'est pas cultivée. "C'est vrai, mais c'est là un cas extrême. Il est vrai aussi que le vignoble bordelais se sépare assez souvent, linguistiquement, des sables landais avec lesquels il est en communauté édaphique (v. carte *le sol*). Et de toute façon, il vaut mieux expliquer l'effet par la cause que de déduire la cause de l'effet.

La carte *climat* paraîtra peut-être superflue aux Méridionaux, qui savent tous qu'il pleut et qu'il fait froid dans les Pyrénées; quelques Parisiens cultivés ne l'ignorent pas non plus. Mais l'ALG n'est pas exclusivement réservé à la consommation régionale, et nous nous mettons constamment à la place des lecteurs étrangers: si mes collègues de Los Angeles ou d'Helsinki sont aussi mal informés des subtilités du climat gascon que je le suis des nuances thermiques de la Californie ou de la Laponie, il pourra leur arriver de croire, sans avoir à en rougir, qu'en Gascogne comme partout dans l'hémisphère boréal, plus on va vers le sud, plus il fait chaud.

*

* *

Nous allons maintenant examiner les cartes auxiliaires d'un triple point de vue : élaboration ; justification ; application, c'est-à-dire exposé des résultats que nous avons cru obtenir en essayant d'interpréter les matériaux des deux premiers volumes de l'ALG au moyen des cartes auxiliaires. Disons une fois pour toutes que ce travail, pressé par les délais de publication - nous venons tout juste d'achever l'impression du volume II et des cartes auxiliaires - a été conduit superficiellement et dans une hâte excessive, si bien que nos constatations et conclusions doivent être considérées comme sujettes à révision. De plus, comme cet examen pourtant fait à la volée a déjà fourni la matière non pas d'une simple étude mais d'un livre, il a fallu opérer un tri pour ne retenir que les cas les plus significatifs tant de l'efficacité que de l'insuffisance des instruments de travail que nous offrons. Et pour gagner encore du temps et de la place, nous devons parfois infliger au lecteur une rédaction squelettique.

Les limites d'un fait linguistique ne sont généralement pas déterminées par un facteur historique, physique, etc. unique : on ne s'étonnera donc pas si, commentant les applications de la carte des pagi à tel fait linguistique, nous évoquons aussi, par anticipation, la carte des sols.

Bien souvent, dans les considérations d'ordre dynamique, les faits que nous qualifions de bordelais, de toulousains, etc. continuent en réalité des aires plus vastes du nord ou de l'est du do-

maine roman (notamment françaises pour Bordeaux, languedociennes ou franchement méditerranéennes pour Toulouse). Mais il n'a pas été tenu compte de ces aspects des faits aréologiques, qui eût inutilement alourdi l'exposé. Et dans le domaine gascon même, de telles poussées se comportent effectivement comme des irradiations bordelaises, toulousaines, dacquoises. Il importe peu, dans notre sujet, que les points de départ soient vraiment des origines plutôt que de simples relais.

Dans l'analyse, nous envisagerons les faits linguistiques isolément : il ne saurait être question de synthétiser ici les observations dans le but de définir des dialectes en fonction des déterminations historiques, géologiques ou autres. Cette entreprise, au reste redoutable et d'un succès incertain, ne pourrait faire l'objet que d'un travail de longue haleine.

Il va sans dire que le lecteur ne pourra trouver quelque intérêt à nos remarques qu'en se reportant constamment aux cartes linguistiques et auxiliaires dont il sera question.

A. LES CARTES HISTORIQUES

Ces cartes sont imprimées en vert sur papier cristal ; pour les consulter, il suffit de les poser directement sur les cartes linguistiques : les chiffres orangés et les écritures noires se détachent bien des lignes vertes. Il aurait fallu présenter de cette façon toutes les cartes auxiliaires ; mais on a dû se borner aux cartes historiques pour les raisons suivantes : 1° elles offrent les critères de plus fort rendement, et de loin ; 2° les limites qu'elles représentent étant tracées par la volonté de l'homme et en somme dans l'abstrait, ont une netteté parfaite et peuvent être figurées par des lignes relativement simples. Au contraire les faits physiques ou économiques sont d'une telle complexité qu'une impression sur papier transparent n'aurait donné rien qui vaille sans parler de difficultés techniques presque insurmontables ; 3° enfin le procédé est coûteux. Du reste, au prix d'une opération fort simple, il est possible d'utiliser les cartes auxiliaires sur papier ordinaire à la façon des cartes sur papier cristal : il convient simplement de lever sur papier pelure un calque sommaire des aires linguistiques et de reporter ce calque sur les cartes auxiliaires. Un schéma à main levée sur une petite carte muette servira d'intermédiaire quand il faut changer de format. Mais dans la plupart des cas, une confrontation à vue d'oeil des cartes linguistiques et des cartes auxiliaires est suffisante, puisque les chiffres des localités figurent dans toutes les cartes auxiliaires sur papier ordinaire.

Les cartes historiques ont été répétées en petit format (dé-

couper la planche suivant les flèches), pour permettre la même consultation directe sur les cartes linguistiques à demi-échelle. Mais on n'a pas répété celle des fiefs, qui est d'un rendement médiocre (v. ci-dessous); elle eût de surcroît exigé un tirage spécial sur un bout de papier cristal. Mais on pourra se fabriquer aisément sur un papier calque un exemplaire à petite échelle de la carte *fiefs*.

L e s r o u t e s

Le tracé de la Ténarèze, voie proto-historique qui traversait la Gascogne centrale pour franchir les Pyrénées au port du Plan, est dû à M. Bordes, docteur ès lettres et chargé de conférences à la Faculté des Lettres de Toulouse. Le tracé des voies romaines se limite à une synthèse de la Table de Peutinger et de l'itinéraire Antonin tels qu'ils sont figurés dans le manuel de Déchelette (on a négligé les voies secondaires que les fouilles révèlent partiellement). On a eu plus de mal à dessiner le réseau des voies importantes à la fin du XVIII^e siècle, à cause de la diversité des critères (l'appellation "chemin royal" correspondant à une importance souvent théorique, on s'est surtout attaché à marquer les lignes régulières de messageries), et à cause de la difficulté qu'il y a de puiser à des sources sûres. Celles que nous exploitons sont à la fois variées et incomplètes (v. note ⁴). Le réseau moderne est emprunté à la carte Michelin. C'est donc sur ces données que nous avons dressé nous-même la carte des grandes routes de Gascogne.

De toutes nos cartes auxiliaires, c'est la plus complaisante. Quand les autres se sont montrées inutiles, il est rare qu'on n'en puisse tirer un oracle pour peu "qu'on sache regarder" : en effet, on a très facilement l'impression que les étoiles routières, rayonnant autour des grandes cités - lesquelles tiennent lieu dans une certaine mesure de cette carte des centres économiques dont nous aurons plus loin à regretter l'absence -, diffusent tel mot ou telle articulation à partir d'Auch, de Bordeaux, etc. Le malheur est qu'ainsi nous voyons ou croyons voir d'où partent les formes, par où elles passent, mais que rien ne nous dit pourquoi elles s'arrêtent justement là et non pas ailleurs : l'interprétation diachronique des isoglosses, qui est pourtant l'objet même de l'aréologie, reste suspendue dans le vide. Il est inutile d'insister sur le caractère subjectif de pareilles observations, qui constituent pourtant jusqu'ici la matière unique de la plupart des études d'aréologie dynamique. Aussi nous en tiendrons-nous, dans l'application, à quelques cas d'une probabilité sérieuse.

Le passage facile du Somport (1632m) avec sa célèbre voie romaine rend compte de ce que certains faits généraux en Aragon ne

se continuent sur le versant nord qu'en Aspe et Barétous : à l'E le gascon est séparé par des ports élevés. Il s'agit de faits bien connus : maintien des sourdes intervocaliques, *qie* non passé à *qie*, sourdes voisées après *n*, *l* (ce dernier fait se prolongeant aussi en Ossau par le Pourtalet 1792) : on voit que la carte *Gascogne physique* est aussi à considérer dans ces cas. Pour faits lexicaux, v. cartes *isard* (16a), *lézard gris* (38), *guêpe* (49), *pommes de terre* (81), *hache* (129), et le verbe *IRE*. - Le gascon noir, caractérisé par *é>œ*, apparaît comme un fait dacquois et bayonnais (p. ex. *étroite* 140), bridé par les contre-courants venus de Bordeaux, d'Aire et de Pau. - Des mots nouveaux, le plus souvent français, refoulent les mots gascons à partir de Bordeaux et de Toulouse : *tomber* (18) suit nettement les artères majeures et anciennes Toulouse - Bordeaux, Bordeaux-Dax, mais à gauche de la première se heurte à l'"étoile" auscitaine de *CADERE*. - Des mots comme *hqâtrâ* "cercle de tonneau" (501), saintongeais *jqû* "robinet" (504), *mîzâ* "mèche de fouet" (528) voyagent à partir de Bordeaux. C'est depuis Bordeaux et par la grande voie de l'ouest que le fr. *fouine* enfonce le mot autochtone. Le refoulement de *VÎTE* (496) sous les poussées bordelaise et toulousaine de *VÎNEA* couvrant à la fois "vignoble" et "plante" semble évident. - *Poules* (454) : le mot plus "commerçant" *PULLA* "jeune volaille" est propagé par les axes Bordeaux-Aire-Pau, Bordeaux-Agen-Toulouse, mais la vieille *GALLÎNA* se cramponne ferme aux étoiles routières de Dax, Bayonne, Auch, Tarbes, St-Girons, Foix (il s'agit en réalité d'une éviction à deux degrés : le fr. *poule* a dû chasser à date relativement récente *pyro*, produit gascon de *PULLA* dont il reste quelques débris à l'E, lui-même substitué à *GALLÎNA* dès l'époque pré-littéraire). - Mais c'est surtout la grande artère Bordeaux-Bayonne qui apparaît en général comme la voie préférée des intrusions d'oïl (Bordeaux est au contact direct de ce domaine, et se trouve pratiquement francisé depuis le XVIIIe s.) - *Rayon de miel* (448) : "peigne" forme dans *brésko* un coin dont la base est sur les Pyrénées et dont la pointe se relie au périgourdin, limousin, etc. : cette situation rare peut s'expliquer par le cheminement de ce mot le long de la Ténarèze et des vieilles routes Agen-Auch-Tarbes-Pau-Bayonne ; Auch-Aire, et peut-être par les voies de transhumance. - *Avoine* (275). A l'W. de Toulouse se développe une grande aire *siwazo* qui coïncide très exactement avec l'aire gasconne *SÛDARE* > *suza*, mais s'arrête aux limites de gasc. *SÛDARE* > *sudâ*. *Cibada* apparaît comme un emprunt au languedocien venu par les routes partant de Toulouse (pour les conditions particulières de ce mot en occitan v. *FEW* v° *CIBARE*) à un moment où - *d* - latin passait dans le gascon central à *z* (peut-être sous l'influence de Toulouse, mais après que cette évolution eut été réalisée en lg.), et alors que le produit de -*f*- était différent de -*d*-, si bien que *cibada*, resté tel quel en lg., aura

été entraîné en gascon central avec *sudà* jusqu'à *-za-* ; plus à l'W. et dans le Bordelais, la persistance de *-D-* latin a valu à *cibada* de rester sans changement. *-Essieu* (375) : le fr. *essieu* et le toulousain *aisèl* s'allongent le long des routes maîtresses venant respectivement de Bordeaux et de Toulouse, et les deux types s'affrontent à mi-course vers Agen : mais l'"étoile" d'Auch défend fermement l'autochtone *èp* bordé par les deux emprunts. Et comme le propre des *essieux* est de circuler sur les routes ...

T r a n s h u m a n c e d' h i v e r

Petite carte à fond noir, la dernière de la série. Ce sont les voies que suivent les troupeaux pyrénéens conduits aux pacages de plaine durant l'hiver. La carte ne fait que reproduire, avec quelques compléments à l'E. du domaine, celle de M. Cavailles dans une étude qui fait autorité. La carte *transhumance* devrait rendre compte du cheminement de mots pyrénéens implantés dans les basses régions, et aussi, théoriquement, élucider l'importation de mots de plaine en montagne, puisque les bergers peuvent véhiculer des mots dans les deux sens. Mais dans le second les voies d'introduction sont si diverses et nombreuses qu'il vaut mieux ne rien dire de celle des transhumances. D'une façon générale, ce réseau de routes peut passer pour l'armature du "coin" pyrénéen dont il sera question p. 16. Mais les vérifications particulières se sont révélées fort rares et problématiques, et seront examinées plus loin.

L e s p a g i

La carte a été établie et contrôlée par M. Philippe Wolff, professeur d'histoire du Moyen âge à la Faculté des Lettres de Toulouse, d'après l'atlas de Longnon, et complétée pour la partie ouest par M. Cuzacq. Dans notre jeu, c'est la carte majeure, d'abord parce qu'elle expose les limites les plus anciennement connues des communautés humaines, perpétuant peut-être les démarcations tribales proto-historiques ; ensuite parce qu'elle nous a procuré les résultats positifs les plus certains et le plus nombreux - et nous confessons en toute simplicité qu'elle est la principale récompense de notre effort -. C'est que les *pagi* sont en Gascogne l'armature fondamentale et persistante du compartimentage humain : dans l'ensemble, le dessin des *pagi* est reproduit et perpétué par les circonscriptions ultérieures : diocèses, fiefs, sénéchaussées, jusque dans le tracé des limites départementales actuelles (v. p.

4). Il est évident que ces lignes persistantes ont été les plus efficaces dans la division linguistique. Mais dans de telles conditions, la coïncidence d'une isoglosse avec des limites de *pagi* laisse pressentir, mais n'implique pas nécessairement l'ancienneté

de la répartition linguistique considérée ; car le compartimentage humain, établi sur des bases multi-séculaires, peut être la cause de répartitions récentes : le dindon (438) a été importé d'Amérique au XVII^e siècle, et néanmoins *pyot* est limité à l'ouest vrai de Toulouse par la frontière du pagus Tolosanus ; donc le phénomène dacquois-bayonnais *é > œ*, qui concorde assez bien avec les limites des pagi, n'est pas nécessairement très ancien.

Coq (542) : la lutte entre PHASIANU et le bordelais *bégèi* < VICARIU "viguiier" (magistrat féodal puis royal, portant fière robe), lutte concrétisée par les nombreux pointillés et notes de la carte, se déroule aux limites des pagi Burdigalensis et Vasaticus, Burdig. et Agennensis, ce dernier partiellement envahi. Vers le sud, la limite entre PHASIANU et PULLU est très exactement tracée par celle des pagi. - *ruche* (446) : COPHINU (généralement appliqué à la ruche du type β cloche de vannerie) est limité à l'E. par les frontières des P. Beneharnensis, Fidentiacus, Agennensis et fiefs correspondants, qu'il recouvre presque entièrement, et au N. par la Garonne. La formation d'expansion méditerranéenne germ. BÜK recouvre les pagi Tolosanus et Consoranus. Il semble bien que COPHINU ait gagné très tôt de l'W. vers l'E. avec le type de ruche qu'il désignait (= panier), envahissant tout le comté d'Armagnac-Fezensac et coupant ainsi *brunçin* (ruche en bois), maintenant spécifiquement commingeois, des *burnat* trans-garonnais et autres formations gallo-romanes de même souche. - Pour *quartus*, v. p. 5. - *encore* (276) : types exactement séparés par les limites de pagi : *énkqro* Tolosanus, Consoranus, Convenicus, Burdigalensis, Biclensis ; *énkqro* Bigorrensis ; les autres *énkwqro*. - *Attache du joug et anneau* (384, 385) : L'anneau fixe atlantique suit parfaitement la limite orientale des pagi Bigorrensis, Armaniacus, Aturensis, Vasaticus, Burdigalensis (avec type et nom spécial dans Burdig.) : d'où l'aire occidentale de AMBILATTIA. - *ont pondu* (435) : PONERE suit sans écart les limites S. et W. des pagi presque tous garonnais Medulicus, Burdigalensis, Boiorum, Biclensis, Agennensis, Leomania, Tolosanus. - Citons encore sommairement : *saloir* (429 : *karnèi*) ; *paire* (518 : *pa*) ; *labourer* (485 : *bwya*, limité au N. par la Garonne) ; *ralentir* (469 : TÖTU SUAVE spécialité presque exclusive du P. Vasaticus ; *œuf sans coquille* (443 : *bihlè*) ; *aboyer* (556 : LATRARE limité par les pagi et par la Garonne ; au S. innovations organisées par pays, etc.) - Faits phonétiques : C' > d (RACĒMU 320) : P. Burdig., Medul., Boiorum d'une part, Convenicus d'autre part plus Magnoac et Rustan⁵ ; le P. Consoranus est coupé, -z- étant conforme à F- plus ou moins conservé : faut-il faire remonter cette scission au partage mentionné par Higounet *Le comté de Comminges* p. 45, au XII^e s. ? ; -l > n (*épi* 283) inclus dans P. Aturensis ; -N- intervocalique disparaît : (*semer* 476) et surtout *meunier* (489) montrent qu'il s'agit d'un phénomène pan-

gascon limité par la Garonne et par les frontières des P. Burdigalensis et Boiorum (les limites extrêmes varient d'ailleurs suivant les mots) ; - ARIU > *ei* (*pis* 516) - En morphologie : *a-été/est été* (475) : l'auxiliaire "avoir" est réduit aux pagi Burdig., Boiorum, Medulicus.

Les anciens diocèses

Nous avons demandé à MM. les Archivistes départementaux de la Gironde (M. Betgé-Brezetz), du Lot-et-Garonne (M. J. Burias), du Gers (M. Polge), des Hautes-Pyrénées (M. Mangin) de nous faire connaître à quels diocèses appartenaient, à la veille de la Révolution, les localités de l'ALG sises dans leur département (il n'a pas été tenu compte, dans la carte, des localités qui ne sont pas des points de l'ALG, de sorte que le tracé des limites est sommaire) ; pour les Landes et les Basses-Pyrénées, le même travail a été effectué par M. Cuzacq ; pour la Haute-Garonne et l'Ariège, par M. Lingua de Saint-Blanquat, archiviste de la ville de Toulouse⁶. Les frontières des provinces ecclésiastiques sont tirées de la *Gallia christiana*. Dans la légende de la carte, on a pris soin d'attirer l'attention sur les dates relativement récentes de la fondation de certains diocèses : il faut s'attendre à ce que leurs limites ne jouent pas le même rôle que celles des évêchés primitifs.

Les limites des anciens diocèses ecclésiastiques, en se superposant le plus souvent à celles des pagi, ont puissamment aidé à en perpétuer l'effet ; cette identité presque constante des divisions par pagi et par diocèses fait qu'il serait vain dans la plupart des cas de vouloir attribuer la cause de telle répartition linguistique à un cadre plutôt qu'à l'autre. Ce sont surtout les grandes limites formées par les provinces ecclésiastiques qui montrent un rôle prépondérant. Les circonscriptions ecclésiastiques ont agi sur les faits de langue et d'ethnographie en entretenant d'une façon générale le sentiment de communauté, et d'une façon plus particulière en répandant certaines normes de langage auxquelles le clergé était formé dans le cadre diocésain. Le cas le plus frappant est celui de l'article *lé* (285, 488, etc.) tranché net par la frontière de la province ecclésiastique de Toulouse : aujourd'hui la commune de Gimont (point 669) est coupée en deux : la rive gauche de la Gimone formant limite ecclésiastique, *lé* rive droite⁷. - *notre, votre* (425, 421). Les formes non articulées du possessif dominant avec évidence dans la province ecclésiastique de Bordeaux (moins P. Bercoratum) ; situation inverse dans les provinces d'Auch et de Toulouse. - *Enonciatif que* (490) : il semble qu'il ait été primitivement enfermé dans les limites de la province d'Auch prolongées au N. jusqu'au P. Burdigalensis, mais qu'il ait subi un recul d'E. en W. sous la poussée toulousaine. Mais il

faudrait synthétiser toutes les cartes qui comportent un verbe principal à un mode personnel, car en bordure de l'aire, l'usage de l'énonciatif est polymorphe. - prothèse de *a* devant *r* initial (*rat* 3) : absent de la province de Toulouse plus diocèses de Lectoure et de St-Lizier ; mais dans la province de Bordeaux, l'isoglosse est décrochée. Là aussi il conviendrait de synthétiser tous les mots en *r* -, car le polymorphisme de *a* prothétique est remarquable. - Vocabulaire : *métayer* (242) : *métadèi* est spécial au diocèse de Bordeaux. - *borne* (227) : CONFINE est restreint au diocèse d'Auch (plus le siège de Lectoure), tandis que l'usage du cognassier se vérifie uniquement dans la province de Toulouse. - *tonneau de 220-228 litres* (480) : les zones où cette futaille passe pour être importée de Bordeaux sont presque entièrement comprises dans la province d'Auch (notamment en Chalosse et Béarn où le tonneau indigène était certainement celui de 300 litres (481) : dans les sénéchaussées de Tartas et d'Auch ce fût de 300 litres est désigné comme étranger par son appellation d'origine.) - Les aires des noms de la *fête patronale* (209) s'emboîtent bien dans les cadres diocésains même récents : il est rare en effet que le diocèse de Rieux se détache aussi nettement de la province de Toulouse ; par contre, dans la province d'Auch, tout le pagus Fidentiacus se rattache à Toulouse. - *marié du jour* (210) : les limites des diocèses et des sénéchaussées rendent très bien compte de la répartition de SPŌNSUS et de NOVIU. - *chanter le coq* (455) : les expressions *kāntā lū galés* sont arrêtées net à l'W. et au S. par les limites de la province de Toulouse, avec un léger prolongement vers le N. par la voie de la Garonne.

On voit que les limites ecclésiastiques paraissent avoir joué un rôle surtout dans la répartition des normes de langage et de termes relatifs aux institutions.

L e s f i e f s

Carte dressée par M. Wolff d'après l'atlas de Longnon ; rectifiée et complétée à l'W. par M. Cuzacq. Cette carte, qui représente un état de choses forcément momentané, avec bon nombre d'incertitudes, ne peut guère servir qu'à compléter et confirmer les données fournies par les autres, et il est rare qu'on puisse en tirer un enseignement particulier. C'est peut-être par un hasard que l'isoglosse PĪCA/AGAZA épouse exactement les contours des fiefs d'Astarac, de Pardiac, de Tursan et de Nébouzan. - Dans *épervier* (34), on constate avec une certaine curiosité que les fiefs anglais ne connaissent que SPARWARI pour désigner cet oiseau de fauconnerie, et ignorent AUCEPTOR, tandis que SPARWARI n'empiète que légèrement sur les fiefs français par les sables fauves de l'Armagnac (Armagnac noir) et par les Quatre-Vallées (dont Nébouzan).

L e s s é n é c h a u s s é e s

Nous avons dressé cette carte d'après l'ouvrage monumental de Brette (rectifications à l'W. dues à M. Cuzaeq). La carte *pagi* montre les divisions humaines les plus anciennes, la carte *fiefs* celles du Moyen âge, la carte *sénéchaussées* donne un troisième état synchronique : celui de la fin du XVIIIe siècle (les diocèses représentant la répartition la plus stable). Le critère des divisions judiciaires n'est sans doute pas le meilleur, mais nous ne pouvions utiliser que des sources déjà élaborées, et il a fallu se contenter de prendre ce qui existe. Au reste, cette répartition doit refléter certains aspects importants des communautés civiles : un exemple frappant est celui de la vicomté de Magnoac (v. *fiefs*) qui, faisant partie des états des Quatre-Vallées, suit presque constamment le destin linguistique de cette communauté, au mépris des limites de pagi et de diocèses, et l'enclave de Rivière-Verdun contiguë à l'W. fait bloc ; cet état de fait a été consacré par la limite départementale.

Le principal inconvénient du réseau des divisions judiciaires au XVIIIe siècle est qu'il est extrêmement et artificiellement compliqué, notamment par d'innombrables enclaves qui ne correspondent nullement à des communautés humaines réelles. Nous avons simplifié au maximum, éliminant de la figuration tout ce qui ne regarde pas directement les localités de l'ALG, rassemblant parfois des sénéchaussées morcelées (Castelmoron) et simplifiant le tracé des limites. - La carte fournit aussi les limites des divisions capitales qu'étaient les généralités.

L'article féminin *lœ* est propre aux sénéchaussées de Dax, Tartas et Bayonne ; -*n* final roman conservé dental est bien défini par les sénéch. de Lectoure-Est, Rivière-Verdun gascon, L'Isle-Jourdain plus la vicomté de Fezensaguet ; *oignon* (72) ; UNIÖNE suit de très près la limite de la généralité de Bordeaux ; *pois* (78) : le mot bordelais a un rayonnement moindre que UNIÖNE, n'étant pas relayé par Dax-Bayonne ; - *aire à battre* (300) : AREA bordelais concorde exactement au S. avec la limite de généralité, mais est en compétition avec SOLU garonnais jusque dans les districts garonnais de la généralité de Bordeaux ; *parçîas* appartient strictement à la souveraineté de Béarn ; - *sillon* (248) : CANALE est inclus dans les limites de la généralité de Bordeaux, moins la partie garonnaise correspondant à de forts indices de terres cultivées et de céréales ; - *intermédiaire du mariage* (211) : THALAMARIU est limité à la souveraineté de Béarn. En somme des termes de trafic ou concernant les techniques agraires et les institutions.⁸

B. LES CARTES PHYSIQUES

Gasconne physique

Etablie d'après la Carte de France au 500.000 par M. Maurice Fournié, technicien-géomètre principal du Cadastre à Toulouse et collaborateur insigne de l'ALG en qualité de dessinateur de la lettre (le dessin définitif de toutes les cartes auxiliaires, à une exception près, est d'ailleurs dû au talent de M. Fournié). La carte physique représente : 1° le relief, dont la figuration a donné lieu à de difficiles retouches et tâtonnements pour arriver à donner une image frappante et directe de la grande opposition plaine-montagne, tout en conservant aux reliefs secondaires leur importance relative (les hachures des anciennes cartes E.M. ou autres atténuent les grands contrastes et exagèrent les reliefs secondaires, du moins au premier aspect). Dans la zone intra-pyrénéenne, on a figuré les ports - ou passages d'altitude - avec leurs cotes respectives d'altitude, de façon à expliquer facilités ou difficultés de communication de vallée à vallée et d'un versant à l'autre. Pour éviter d'oblitérer le relief, aucun nom de lieu n'a été mentionné. 2° Le réseau hydrographique (en bleu), aussi détaillé que possible. Seuls les noms des cours d'eau les plus importants ont été mentionnés. On retiendra que bon nombre de ruisseaux qui figurent pourtant dans la carte n'ont qu'un débit périodique, notamment dans le Gers : c'est dans la carte climat qu'il faut chercher des renseignements sur l'aridité et sur l'humidité.

Le relief rend compte de la présence ou de l'absence du char (v. notice des véhicules 348 a-b), du traîneau, des dimensions et des formes de certains véhicules, du diamètre des roues, etc. Et il est évident que les cultures, les techniques agraires, l'économie générale sont étroitement conditionnées par ce facteur. De plus, le relief pyrénéen et sub-pyrénéen a créé une communauté humaine sur la réalité de laquelle il est inutile d'insister. Bon nombre des traits essentiels du gascon apparaissent dans les cartes linguistiques sous la forme d'un triangle : la base en est solidement assise sur la chaîne centrale, l'aire médiane est supportée par l'éventail hydrographique du Lannemezan, et le sommet, plus ou moins large, s'avance plus ou moins haut vers la limite garonnaise des confins agenais. Pour ne prendre d'exemples que dans les cartes de petit format citons : *miel* féminin (551) ; *sénya* (476) ; *hçuré* (487) ; *hèr* (488) ; *buçu* (512) ; *o > w* après nasale : *mouðre* 285 ; *notre* 413, 420 ; tout le vocabulaire du char (368-373). L'article *eth, era* s'accroche aux reliefs pyrénéens et sub-pyrénéens, au plateau de Lannemezan, tout le long de la cordillère gasconne (pour l'enclave ossaloise, v. Passy *L'origine des Ossalois* 37; 122-127, etc.)

On a déjà vu (p. 9-10) comment la communauté gasconne aragonaise se bien connue repose sur les passages de montagne : citons encore l'aire AMBOSTA (483) ; par les ports élevés ont circulé les noms du crapaud (40), de la belette (13), ces derniers liés à des pratiques magico-religieuses. Dans les cartes des points cardinaux (228 ss.), on voit une aire "en bas" = nord en site pyrénéen, et une autre = ouest dans les Landes, les termes "en haut" ayant des valeurs symétriques. Ces désignations sont peut-être d'origine pyrénéenne (dans les Pyrénées la valeur "bas" = nord s'impose), et paraissent avoir été diffusées par les voies de transhumance ; dans la région des Landes où viennent hiverner les vaches pyrénéennes, les eaux coulent non pas du sud au nord comme dans les Pyrénées, mais d'est en ouest : d'où l'adaptation. Même si l'on écarte l'origine pyrénéenne de ces désignations, les causes de l'interversion restent évidentes. - La Garonne, elle-même route et doublée par une vieille ligne de voies maîtresses, laisse parfois son rôle habituel de limite pour se faire véhicule : v. exemples ci-dessus p. 10 ss. ; *pyot* (*dindon* 438) remplit les diocèses garonnais, de la ville de Bordeaux à Carbonne, plus le diocèse de Lombez célèbre par sa production *dindonnère* (avec coïncidence de limite de pagus, v. p. 12) ; *h*-devient muet dans trois aires à cheval sur la Garonne ou au contact immédiat (dans la carte *Les pays*, la vallée de la Garonne est figurée comme unité naturelle). On sait de toute antiquité que la Garonne est une barrière linguistique : il n'en est pas de même des autres cours d'eau intérieurs de la Gascogne. Les isoglosses qui les coupent sont innombrables, et par contre nous ne sommes pas encore parvenu à apercevoir la coïncidence d'une isoglosse et d'un cours d'eau, même parmi les plus importants (à l'exception de ceux, très rares, qui servent précisément de limite historique, v. p. 13). Bien sûr, en recherchant les petits ruisseaux, on trouvera des explications pour tous les morcellements linguistiques ; il se peut que la relation de causalité soit réelle, et que ce point de vue mérite une étude détaillée : mais on tombe alors dans les incertitudes d'un réseau de limites trop serré, qui arrive à rendre compte de tout.

Si l'on considère les cours d'eau non plus comme des obstacles mais comme des voies de pénétration combinées avec le relief en creux, on peut apercevoir certaines choses : par exemple *puce* (60) se répartit sommairement comme suit : *piuts*, *puts* sables des Landes ; *pus* bassin de l'Adour et partie W. de l'éventail du Lannemezan ; *pusé* partie E. du Lannemezan ; *piuzé* bassin de la Garonne, avec *pyéu* dans la zone intra-pyrénéenne ; *-hāṛi* (*crapaud* 40) paraît être un terme paléo-gascon se répandant sur l'éventail hydrographique du haut Adour et du Lannemezan (nous avons vu plus haut que cet éventail sert en quelque sorte d'armature au "coin" pyrénéen). Mais quelle peut être la portée objective de telles vues ? On dira que dans ces conditions il ne valait guère la peine de dessiner un réseau hydrogra-

phique aussi minutieux : mais administrer une preuve négative qui dissipera certains préjugés importe tout autant qu'une démonstration positive.

Notons enfin que l'ensemble de l'hydrographie gasconne donne l'impression fallacieuse que le pays est exclusivement tourné vers le monde atlantique : la carte *pénétrations floristiques* corrige heureusement cet aspect simpliste des faits.

L e s o l

Carte dressée par M. Paul Rey, directeur de la Carte de la Végétation de la France (C.N.R.S. - Faculté des Sciences de Toulouse), en condensant les données des cartes géologiques classiques. Malgré une figuration très synthétique, qui donne seulement les dominantes éda- phiques, cette carte présente un aspect intriqué dont le menu détail ne peut avoir de rapports directs avec les faits linguistiques (sauf, cela va de soi, dans les cartes précisément consacrées au terrain : 220, 471, 472 ; à remarquer que les formations minoritaires, non mar- quées dans la carte sol, sont nommées pour peu qu'elles présentent un intérêt agricole). C'est la façon dont les détails géologiques com- posent des ensembles caractéristiques qui est un facteur capital dé- terminant des séries de facteurs secondaires dont dépend finalement le compartimentage humain, et au bout de la série, les faits ethnographi- ques et linguistiques.

Conjointement au climat, la nature du sol détermine les types de culture (blé, seigle, vigne), donc l'outillage, donc le vocabulaire, et à ce titre, la carte sol est en liaison directe de cause à effet avec la plupart des cartes économiques. Le sable landais est la cause première de l'endémisme général de cette région, endémisme tant ethno- graphique que linguistique, et cette originalité pourra se vérifier si facilement et si souvent qu'il nous paraît inutile d'en dresser ici une liste d'exemples ; bornons-nous à deux cas patents : le verbe *briser les mottes* (253) est absent de tout le sable landais - les mots du Médoc signifient simplement "herser" - ; les bandages des roues sont étrangement élargis.

Quelques cartes de noms de plantes sont à confronter, pour la justification des vides, à la carte des sols : *genévrier* (166), *genêt* (163 : plante calcifuge).

Signalons enfin un trait remarquable : les sables fauves de l'Armagnac prolongent et limitent vers l'Est un grand nombre de faits lexicaux atlantiques : rien que dans les cinquante premières cartes consacrées aux animaux sauvages, on pourra vérifier aux numéros 4, 5, 25, 34, 38, 42.

L e c l i m a t

Carte composée par M. Rey, principalement d'après H. Gausson *Carte de la pluviosité annuelle du Sud-Ouest de la France et des Pyrénées* (Paris 1934). La carte climat est d'abord en relation directe avec un certain nombre de cartes des noms de plantes du volume I, dont elle explique les zones positives et les zones négatives, ainsi que les gallicismes, un emprunt français dénotant généralement que la plante est nulle ou végète mal dans la localité : *bouleau* (151), *hêtre* (152 ; point 762 NE à supprimer), *framboise* (116a), *myrtille* (116a), *sapin* (147, avec la forêt-rélique de Ste-Croix point 781D). On remarquera que la limite entre les pleins et les blancs de *chèvre-feuille* (185) coïncide presque exactement avec l'isotherme de 12° ; *orvet* (39) est généralement positif dans la zone humide. Avec le sol, le climat conditionne évidemment les cultures (notamment celle de la vigne) : *tas de gerbes* (291) : l'absence de tas (lettre D : récolte directement engrangée), la confection de petits gerbiers dans les champs ▲ correspondent à la zone pluvieuse, d'où absence du mot (290) ou particularités lexicales. De même pour la présence ou l'absence du gerbier (293). *aire* (300) : les quatre localités du sud du Béarn où l'on bat en grange sont situées dans la zone la plus arrosée du Sud-Ouest. - La culture du maïs est fonction de la température et de la pluviosité (surtout dans leur répartition saisonnière que nous n'avons pas jugé utile de représenter). Pour les répercussions du climat sur le vocabulaire du foin, v. *prairies*. - On trouvera certainement des relations entre le climat d'une part et l'habitation et le costume d'autre part dans le volume III de l'ALG.

P é n é t r a t i o n s f l o r i s t i q u e s

Etablie par M. Rey. - Les eaux de Gascogne se déversent toutes dans l'Atlantique, si bien qu'en principe le pays appartient entièrement à la zone atlantique. Néanmoins l'existence en Gascogne d'une zone floristique montagnarde spéciale est un fait, ainsi qu'une avancée de plantes d'origine méditerranéenne. Les trois influences s'affrontent et se compénètrent suivant le schéma forcément approximatif de la carte. Certaines cartes de noms de plantes sont en corrélation directe avec ces facteurs, eux-mêmes étroitement conditionnés par le climat (v. ci-dessus) : *amande* (115), *chêne-liège* (147), *ajonc* (167 : plante atlantique, d'où la différenciation du vocabulaire à l'W. du domaine). La carte économique *maïs* dessine également bien l'aire eu-atlantique.

Mais c'est par sa valeur en quelque sorte symbolique que cette carte intéresse la géographie linguistique et ethnographique de la Gascogne : l'habitat végétal est le signe concret de cet affrontement de trois mondes sur le sol aquitain, affrontement qui apparaît, dans

le domaine des faits linguistiques et ethnographiques, conforme à la figuration de la carte floristique. Les cas les plus notables sont ceux des trois aires sémantiques (dont 1^o une négative) de *borde* (494), des trois aires lexicales de *herse* (272 : compte tenu que le mot français s'applique de préférence aux types métalliques récents en usage dans la zone de grande culture, v. carte *terres labourables*), des trois aires de *gaver* (445). Ailleurs, c'est la rencontre sur la frange habituelle d'interférence de l'Ouest et de l'Est : limite de *BODICA* (254, 255), des types *S.N.K.* et *LACERNACLA* des noms du lézard gris (38) : avec un troisième type relié au N-E du domaine occitan ⁸ ; les pièges à oiseau du modèle *♠* (31) sont atlantiques, avec leurs noms spéciaux, ainsi que la conque marine (205), et bien d'autres faits. Il est évident que le "coin" pyrénéen est aussi matérialisé par la carte des pénétrations floristiques, notamment l'aire de l'article *eth* (v. p. 16). Souvent aussi une aire orientale gasconne se relie par Toulouse au monde méditerranéen.

C. LES CARTES ECONOMIQUES

Sur des directives générales de M. Galibert, assistant de géographie à la Faculté des Lettres de Toulouse, nous avons établi ces cartes nous-même d'après les données de la statistique agricole de 1953 par cantons (Institut National de Statistique et Etudes économiques ; centres de Toulouse et de Bordeaux ¹⁰). Après avoir reporté les chiffres bruts des statistiques aux emplacements géographiques respectifs, nous avons calculé les divers rapports sous lesquels il nous a paru indispensable de présenter les faits économiques. Le lecteur d'un atlas linguistique et ethnographique n'a que faire, en effet, des surfaces plantées de vigne à tel ou tel endroit : ce qu'il lui faut connaître, c'est l'importance que tient la vigne dans l'ensemble de la vie agricole. La production brute du seigle ne nous renseignera ni sur les modes de vie, encore moins sur le choix de tel ou tel mot pour désigner la plante : mais bien la production relative du seigle et du blé. Sans compter que les différences d'étendue entre cantons créeraient des inégalités numériques sans aucun rapport avec la vie et le comportement des ruraux : les superficies des terres cultivées non référées aux superficies totales auraient donné une image difforme de la vie agraire. Nous avons essayé à tout prix non pas de montrer l'économie rurale en elle-même et pour elle-même, mais bien les rôles variables et relatifs que les divers aspects et modes de l'économie rurale tiennent dans la vie des Gascons, partant dans leurs coutumes, partant dans leur langage.

Ayant ainsi obtenu des données numériques significatives, nous les avons laborieusement converties en une figuration hachurée qui a à la fois les avantages d'une clarté parlante et d'une objectivité mathématique. Il est vrai qu'il y aurait à dire sur la fidélité du système figuratif, qui présente les tares habituelles des graduations indi-

gentes en regard des nombres qu'il faudrait symboliser : par exemple, dans la carte *prairies*, les indices 599 et 600 seront dans deux degrés différents, tandis que les indices 300 et 599 seront dans le même degré. Augmenter le nombre des degrés ne sert à rien, car les différences deviennent insensibles à l'oeil : la graduation de *vigne*, trop nuancée, produit un effet d'ensemble médiocre. Ajoutons que nous avons exécuté nous-même le dessin définitif des hachures, ce qui rendra compte de certaines imperfections matérielles.

Pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, des cartes fondées sur les statistiques des seules localités de l'ALG n'auraient rien valu. La moindre de ces raisons est que le langage et la coutume ne sont pour ainsi dire jamais organisés à l'échelon communal, mais bien sur une communauté humaine qui couvre au moins l'unité cantonale (la base statistique cantonale présente toutefois quelques inconvénients, justement dans les cas rares de morcellement extrême : il se produira alors une discordance entre la carte économique et telle carte linguistique : une commune peut produire isolément du sarrasin dans tel canton, et nous aurons néanmoins un blanc dans la carte 279 si l'enquête linguistique a été effectuée dans une commune sans liens avec celle des amateurs de blé noir).

On n'aura garde d'oublier que nous exposons un état de l'économie gasconne strictement contemporain : bien des choses ont pu changer depuis que les faits linguistiques ont été définitivement fixés sous la détermination d'états de civilisation agraire médiévaux ou simplement antérieurs à la Révolution.

Il est clair que les cartes économiques ont été faites avant tout pour le volume II de l'ALG. Mais ce serait une erreur que d'en restreindre l'usage à l'interprétation des seuls faits matériels. En les combinant, on restitue des visages de civilisations différentes : par exemple les aires de la carte *instruments de musique* (205) où des données positives ont pu être encore récoltées correspondent à un complexe (lui-même fonction du sol et du climat) *terres cultivées -*, *céréales panifiables -*, *vigne -*, *seigle +*, *sarrasin +*, *prairies +*, *forêt +*, *ânes +*, *ovins +*, qui définit d'une façon assez nette une civilisation de genre archaïsant.

Terres cultivées. - Le dégradé de la teinte correspond à l'amenuisement des données positives des cartes *premier labour*, *deuxième -*, *troisième -* (250-252). - *araire de bois* (258) : les zones positives correspondent au blanc de la carte économique (v. aussi les sables dans *Le sol*) ; c'est l'inverse pour *trânoir d'araire* (269).

Céréales panifiables. - *Le champ* (473) : *pêso* se trouve dans les zones à forte culture céréalière (*Le sol* : quaternaire et mollasses).

Seigle/blé. - Dans la carte linguistique correspondante (278)

blat répond à une bonne partie positive de la carte économique. Mais on observe aussi certaines discordances dans l'un et l'autre sens, peut-être dues à des changements de culture. - Pour les indications sur l'orge, v. carte 274 aux points 693, 693NO.

Vigne/terres labourables. - Rend compte des blancs ou de certaines différenciations lexicales dans les cartes *échalas* (317), *bouture* (319), *provin* (318), *réceptifs pour le transport de la vendange* (326), etc. - Les types lexicaux désignant le demi-litre (239) paraissent s'organiser autour des grands crus et des centres économiques (*Les routes*) : *p̄ntā* Bordeaux rive gauche ; *chopine* Bordeaux rive droite ; *tyampét* Armagnac ; *tqsa* Labatut (693, 69IN) ; *p̄ntā* Jurançon (685 SE, 692 NE) puis par Pan et Auch ; OCTAVU dans le rayon de Toulouse (avec forme phonétique plus orientale). Mais tout cela est mal recoupé par 2 litres 1/2 (238).

Prairies/terres cultivées. - Les indices forts de cette carte justifient les différenciations lexicales de *fas de foin* (342) et de *regain* (331 : 2^{ème} et 3^{ème} coupe). Également lié à la pluviosité.

Forêt/agriculture. - Le positif concorde avec les différenciations lexicales de la carte *type de haches* (130) ; *types de scies* (134) : *arp̄ñ* - avec une réapparition surprenante au S-E du domaine - concorde également, et le verbe dérivé n'existe que dans la teinte plate des Landes ; - accord également pour le type *gemma* (résine 149) et *bois de pins* (154).

Chevaux et mules/boeufs de travail. - Explique dans 348-349 la répartition des véhicules à brancards et à timon, et le joug des mules - *en avant* ! (boeufs 465, chevaux 470) : dans les sables landais, les chevaux et mules l'emportant sur les boeufs de travail, le commandement est indifférencié ; les mêmes noms (467) sont donnés aux boeufs et aux mules. On voit d'autre part que le commandement à droite ! à gauche ! (466) par simple appel de nom est à peu près spécial à la généralité de Bordeaux (avec prolongement par les sables fauves de l'Armagnac).

Anes. - V. cartes *charrette* (352) signe \aleph , et cris de direction ; évidemment *transport à dos d'âne* (381), *ânon* (397).

Ovins. - V. carte *agneau* (suivant âge) (414), etc.

Les pays

Cette carte est surtout destinée à fournir au lecteur, notamment au lexicographe, des références par localisations sommaires. Les limites des *pays naturels* ont été fondées par M. Rey sur des bases purement objectives (v. la légende). La carte constitue en quelque sorte une synthèse des cartes *climat, sol, pénétrations floristiques, cartes économiques*. Mais c'est le reflet d'un état contemporain : c'est

sans doute pour cette raison que les compartiments linguistiques sont assez rétifs à s'emboîter dans ceux de la carte.

Les noms de pays en lettres minuscules ont été ajoutés pour fournir des repères ; mais d'un autre côté, ce découpage très détaillé - et encore n'a-t-on pas mentionné quelques divisions minuscules, comme celles du Lavedan : Estrem de Salles, Davantaygue, Castelloubon, etc. - parvient à rendre compte dans une certaine mesure d'aires linguistiques de petite étendue : *d > r* (cartes 138, 365, 384, etc. : fait polymorphe) dans une petite aire qui correspond aux pays de Rustan et de Rivière-Basse⁵; *s* implusif intérieur *> e*, désarticulé en finale dans le même secteur (par ex. *treille* 496) ; *a* sous l'effet de nasale *> o* dans les pays d'Aure-Louron et Ger, à *œ* dans la vallée de Campan et les Baronnies (par ex. *chien* 530) ; *q+is* non accommodé en *eis* se vérifie dans une agglomération de tout petits pays (et fiefs) : Marensin, Maremne, Seignanx, Bayonne, Ustaritz, Navarre et sénéchaussée de Dax (il va sans dire que cette carte des pays est largement l'héritière des fiefs, sénéchaussées, etc.) ; *Ū* lat. *> œ* (par ex. 483) dans le Savès, ou d'un autre point de vue dans le diocèse de Lombez plus 679SO Anan (bastide fondée en 1279) et Cazères X781 isolé.

*

* *

Nous avons jusqu'ici étudié les isoglosses d'une carte comme si elles avaient dû être déterminées par une cause unique ; une telle situation est souvent réelle (par ex. le système d'attache du jong dépendant des limites de pagi ; interversion des points cardinaux commandée par le relief et l'hydrographie). Mais bien plus fréquemment, comme il fallait s'y attendre, les isoglosses partageant les formes d'un même élément linguistique sont supportées ici par une limite historique, là par une ligne de clivage physique (répartition des articles *lé, lu, ét*). D'autres fois, dans la même carte, une seule isoglosse se laisse expliquer, et le conditionnement des autres reste énigmatique (cas des aires occidentales des noms d'animaux limitées par les sables faux de l'Armagnac, v.p. 18 : le reste de l'isoglosse et les autres isoglosses sont d'origine inconnue ou inexplicable par nos moyens). Malgré l'exposé monographique et apparemment simpliste que nous avons adopté pour être plus clair dans l'analyse, nous avons dû à chaque instant évoquer ces deux derniers aspects - les plus fréquents - de la réalité. Et il est parfaitement légitime de rechercher dans une carte linguistique la trace des facteurs multiples de morcellement en essayant successivement les diverses cartes auxiliaires et en notant au fur et à mesure les concordances partielles. Dans la carte *chiendent* (190) CENTLIODIA confiné à la généralité de Bordeaux repose sur le complexe sol + pénétration floristique (+ maïs) ; GRAMEN couvre les terres à blé ; *tarnugo* est limité au P. Bicelmensis,

et la coupure CENTINODIA-GRAMEN du Béarn reste inexplicée, de même que l'aire *trako kam* ; - *isard* (rha) : c'est la limite des sénéchaussées qui sépare les deux types ; toutefois *sq̄ri* franchit le col d'Aubisque (1710m) jusqu'à 695 o. - Mais cette méthode éclectique doit être exploitée avec méfiance, car on tomberait facilement dans le piège : les critères que nous utilisons étant nombreux peuvent à eux tous rendre compte de tout, c'est-à-dire de rien. Une application strictement mécanique des cartes auxiliaires, même si on arrivait à les agencer en machines triennes ou en cerveau électronique, ne saurait remplacer un usage de bon sens et de bonne foi.

*

* *

On objectera sans doute que les compartimentages que nous avons décrits et interprétés sont valables seulement en vision macroscopique. Un atlas n'est qu'un réseau de points de sondage : que deviendraient nos concordances d'isoglosses et de démarcations historiques si l'on descendait jusqu'à l'unité communale, jusqu'à la famille ? Il est probable et même certain que le cadrage ne serait plus parfait. Soit. Si nous versons de l'eau dans un verre, l'eau et le verre seront franchement et définitivement séparés, parce que impénétrables ; mais si nous versons doucement de l'huile sur l'eau, huile et eau seront aussi séparées. Pourtant, au moindre choc, des particules d'huile vont pénétrer dans l'eau, et réciproquement : encore plus s'il s'agit de deux liquides de densités moins différentes, eau et vin, suivant des modalités dont il serait malaisé de rendre compte d'une façon précise pour chaque cas d'espèce. Et malgré tout, je reste fondé à maintenir que la démarcation huile-eau est définie par la hauteur du plan d'eau au-dessus du fond du récipient... Comment pourrait-il en être autrement quand il s'agit de groupements humains par nature compénétrables au plus haut degré sous l'effet de chocs et de déterminations littéralement innombrables ? Le miracle est justement qu'un équilibre persiste çà et là au point de rester perceptible.

*

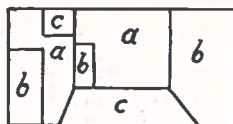
* *

Parmi les répartitions géographiques qui se montrent rebelles à toute explication figurent en tête les aires de ce qu'on doit appeler le "précipité polymorphe". Soient trois formes équivalentes *a*, *b*, *c* (synonymes, réalisations phonétiques, morphèmes, etc.) usitées concurremment et simultanément dans une aire :

a, b, c

Durant une certaine période, le polymorphisme sera toléré ; mais

la langue tend à l'éliminer d'une façon ou d'une autre, et il vient un terme où le polymorphisme est résorbé, ici par élection de *a* et élimination de *b*, *c*, là par élection de *c* et élimination de *a*, *b*, etc. La même aire présentera alors l'aspect suivant :



sans que rien puisse rendre compte, dans l'état actuel de nos connaissances, de la cristallisation de *abc* sur une telle répartition plutôt que sur une autre. Les cartes des atlas linguistiques présentent d'ailleurs le même aspect dans le cas où un polymorphisme étant encore en vigueur au moment de l'enquête, les enquêteurs n'ont pu recueillir qu'une partie des formes concurremment usitées (c'est le "persillage" bien connu des cartographes d'atlas, qui a aussi d'autres causes que le polymorphisme : variations locales ou individuelles dans la compréhension et l'extension du signifiant - exemples dans l'ALG : *chaintre-lisière* ; *mouvements des animaux* -, question mal posée par l'enquêteur, etc.) Au nombre des cartes dont la fragmentation inorganique est certainement due à un précipité polymorphique on peut mettre : celles où figurent les pénultimes atones de proparoxytons *é*, *i*, *œ*, *o* et mêmes voyelles d'appui - en comparant ces cartes entre elles - : *frêne* (157), *osier* (125), *chêne* (145), *bélier* (537), *âne* (396), et d'ordre lexical : *courtillière* (53), *parties des araires* (264 ss.), *coffin* (340), etc.

Echappent encore à nos critères les faits proprement folkloriques, dont les cheminements paraissent ignorer les cadres de la civilisation publique, avec le vocabulaire correspondant : *bûche de Noël* (207), *feu de la St-Jean* (208) ; ce qui touche à l'enfance : *cache-cache* (216), *billes* (219), malgré quelques groupements autour des grandes villes ; ou à l'affectivité (cris). Sans parler des cas sortant de ces catégories qui constituent de véritables énigmes aréologiques : *racines* (486) : aires *VÉNA* dans les Landes et en Aragon ; *robot* (504) : aires **AXITTA* Bigorre et Aragon : la dynamique des communications rend compte des directions d'expansion, mais nullement de la configuration et de l'emplacement actuel des aires (c'est d'ailleurs le cas de tous les faits interprétés à l'aide de la carte *Les grandes routes*).

*

* * *

Pourtant, ces segmentations d'origine mystérieuse ont toutes été déterminées. Et tout deviendrait intelligible si nous étions en mesure d'offrir à nos lecteurs les cartes auxiliaires de tous les facteurs qui ont réellement agi : M. de la Palice aurait aimé cette proposition.

Nous ressentons particulièrement l'absence d'une carte des centres économiques avant la Révolution, et le plus fâcheux est que cette carte existe, et même en plusieurs versions, hélas ! trop divergentes. Nous avons cru possible de chiffrer la puissance économique et par conséquent attractive des gros bourgs et des villes en nous fondant sur le nombre annuel des jours de foire (ces assemblées périodiques de paysans étant de nature à diriger, dans une certaine mesure, la formation de communautés de langage). Les données tirées de l'*Almanach royal* se sont révélées d'une absurdité criarde ; de celles de l'*Almanach impérial* nous avons réussi à composer une carte plus vraisemblable - à cela près que Toulouse y apparaissait comme un centre économique trois fois plus important que Bordeaux ! - ; mais M. Godechot, professeur d'histoire contemporaine à la Faculté des Lettres de Toulouse, n'a eu aucune peine à nous convaincre que le tableau des foires de l'*Almanach impérial*, malgré son apparente précision, n'avait pas été dressé pour décrire un état réel, mais pour tracer ce que Bonaparte eût voulu être tel. Comme il n'existe aucun moyen d'évaluer directement la gravité économique relative des centres gascons sous l'Ancien régime - nous ne pouvons personnellement utiliser que des matériaux déjà élaborés et couvrant tout le domaine de l'ALG - cette carte reste à l'état de velléité. Existât-elle qu'il faudrait encore connaître, pour expliquer convenablement les lignes de clivage linguistique par la longueur des rayons des centres d'attraction, quelles paroisses fréquentaient de préférence tel marché.

Quant aux cartes d'économie rurale que nous présentons, elles montrent un état de choses contemporain (p. 21) ; il faudrait un jeu analogue pour le XVIIIe s., un autre pour le XVe, etc. Mais dans l'état actuel de l'exploitation des sources possibles, il n'y faut pas songer : tout au plus pourrait-on donner quelques cartes fragmentaires. Il faudrait une ou plusieurs cartes anthropologiques (ceci est sans doute faisable, et on y pense sérieusement). Il faudrait peut-être aussi des cartes des menues divisions féodales, seigneuries et même châtellenies : on tâchera d'y pourvoir, malgré l'état chaotique, mouvant et incertain de ces divisions territoriales, dont notre carte des sénéchaussées ne donne qu'une faible idée. Une carte des seigneuries permettrait sans doute mieux que la carte *Les pays* de s'expliquer les petites aires ; mais il faudrait en user avec précaution, en n'attachant de valeur qu'à la coïncidence totale des limites d'une seigneurie avec telle aire linguistique : sans quoi, avec un réseau aussi serré, on trouvera toujours quelque part une ligne de démarcation historique s'adaptant à une isoglosse indisciplinée (v. ci-dessus à propos de l'hydrographie p. 17). Il faudrait une carte des migrations¹¹, une carte de l'exogamie et de l'endogamie (système de Terracher), des cartes archéologiques, toponymiques, des déboisements. Et quand on aurait ainsi cartographié tous les facteurs connus et connaissables, il resterait les inconnus et les inconnaissables, qui ont pourtant été,

qui ont pourtant agi, et qui ne relèvent plus que de démarches spéculatives (Et, dans le cas où le langage aurait été non plus effet, mais cause ? Comment savoir si la limite de tel diocèse récent n'a pas été établie justement sur une particularité articulatoire ? On sait qu'au Moyen âge *lingua* équivalait à *natio*...) D'aucuns penseront même que nous nous donnons une agitation bien agaçante pour découvrir les déterminants des aires linguistiques, que nous avons emprunté des voies décevantes, trop pédestres. Parce qu'il y a toujours deux méthodes pour s'expliquer les faits linguistiques ou autres. L'une consiste à s'enfoncer dans un grand fanteuil, à joindre les bouts des doigts, à clore les yeux afin de s'abstraire du monde mineur des objets, et à chercher dans le monde majeur et intérieur de l'esprit, par définition dépositaire à l'état inné de la connaissance universelle, la solution, la théorie. Cette méthode possède une vertu merveilleuse : elle sait trouver, aux moindres frais, réponse à tout, et même plusieurs réponses pour une question, autant et même plus que de théoriciens. Cette abondance compense bien un léger travers, qui est l'incurie de l'identité de l'explication proposée et de ce qui fut un rapport de causalité objectivement réel. En matière de linguistique, après une période de décri, elle connaît actuellement un regain de faveur : ne vient-on pas offrir à notre vénération la momie de la grammaire générale ?

L'autre méthode est tout bonnement celle du maître sous la garantie de qui nous avons voulu placer cette étude. Elle s'incline, s'humilie même devant l'objet ; par le jeu des tables de présence et d'absence, elle tâche à déceler des rapports de cause à effet - et ce doit être là la raison et le but de la confrontation des cartes linguistiques et des cartes auxiliaires -. Quand les tables refusent de répondre au consultant, celui-ci se tait lui-même, sans chercher à tirer de son propre cru ce que les faits n'ont pas voulu lui livrer (*ars difficillima nesciendi* : il est rare qu'une thèse pour le doctorat de l'Université de Toulouse ait une fin sublime ; mais ce sont pourtant là les derniers mots de la thèse de l'ami Elcock) ; le chercheur au coeur simple avoue donc son ignorance, et se reconforte en pensant que ses petits-fils résoudront sans doute le problème, non par l'opération d'un retour à l'inutile Aristote, mais par les moyens vraiment neufs qu'ils auront su inventer.

La première de ces méthodes, en vingt siècles, a donné la preuve surabondante de sa vanité et de son impuissance. L'autre, en deux siècles, a changé la face du monde.

NOTES

¹ On sait que les admirables études de M. Karl Jaberg *Aspects géographiques du langage* (1936) ont dégagé la notion de l'interdépendance des aires dialectales et ont montré les caractères spéciaux des phénomènes linguistiques appartenant aux marges des aires (p. 43 ss. ; 98) ou aux zones intermédiaires (p. 98 ss.)

² V. carte I dans Rohlf's *Le Gascon* (1935).

³ Voir S. Pop *La dialectologie* p. 106 ; 1135-1136 ; M. Cohen *Pour une sociologie du langage* p. 122 ss. ; *Badia Orbis* I (1952), p. 404. On trouvera dans Jaberg *op. cit.* p. 31 une bibliographie des travaux d'aréologie génétique qui ont été publiés pour le domaine allemand.

⁴ Carte de Cassini coloriée ; Cavallès *La route française* (1946) ; Coppolani *Toulouse : étude de géographie urbaine* (1954), p. 75 ss. ; Hollander *Transports et communications à Toulouse pendant la Révolution (Annales du Midi 1950, 37-53)* ; communications de l'éminent historien bayonnais M. René Cuzacq, professeur au Lycée de Bayonne.

⁵ V. notre étude *Essai sur l'état des palatales et de -d- romans en occitan du XIIIe siècle. Considérations diachroniques sur l'état des palatales, des sifflantes et de -d- en gascon* (Annales de la Faculté des Lettres de Toulouse, 1953, pp. 209 ss.)

⁶ Pour la Haute-Garonne la *Carte des anciennes circonscriptions* par D. Garrigues et B. Faucher (1943) fournit les indications les plus précises.

⁷ Renseignement dû à M. Polge.

⁸ Dans la grande carte des sénéchaussées lire *Mont-de-Marsan* et non *Mont-de-Masan*.

⁹ V. notre étude *Les noms pré-latins des plantes et des animaux en Gascogne* (*Actes du VIIIe Congrès intern. de linguistique romane*, sous presse).

¹⁰ Nous tenons à proclamer la compétence et la gentillesse du personnel du Centre de Toulouse, qui a fait tout son possible pour nous faciliter matériellement une tâche ardue. Nous remercions également le Centre de Bordeaux d'avoir bien voulu envoyer ses documents en communication. - La localité 634, sise dans la Région de Limoges, ne figure pas dans nos cartes économiques.

¹¹ Cf. M. Cohen *op. cit.* p. 195.

